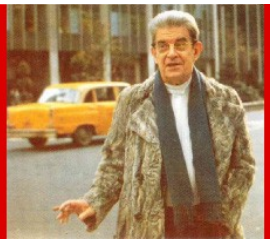
Le maître de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande — Jacques Lacan

Lacan Quotidien



n° **748** – Samedi 11 novembre **2017** – 15 h 13 **[GMT + 2]** – **lacanquotidien.fr**

Psychoses : questions cliniques

EN AVANT

Entrées dans la psychose, par Nathalie Georges-Lambrichs

Le mot qui manque, par Enric Berenguer

NOUVEAU SOUFFLE SUR LE CHAMP FREUDIEN

Zadig Tel Aviv - "Zionism and democracy"

LACAN COTIDIANO N° 26

Ronald Portillo, Marta Maside, Antoni Vicens, Domenico Cosenza

Información del Foro Europeo de Torino

Entrées dans la psychose

par Nathalie Georges-Lambrichs

Ayant colligé trente-quatre textes, Hervé Castanet nous propose aujourd'hui le fruit de son travail : un ouvrage, intitulé *Entrées dans la psychose. Études cliniques*. Voilà qui tombe à pic pour le prochain congrès de l'Association mondiale de Psychanalyse à Barcelone.

Face au monde, inqualifiable, Beckett installa le pantalon, innommable. Aucun des deux ne pouvant faire pièce à l'autre, chacun n'a plus qu'à penser leurs rapports passionnants, que l'on ne peut que complexifier en y ajoutant la science, la *jouiscience* qui met en pièces l'univers. Fou est le monde, dénaturé, virtualisé et d'autant plus réel, fous, ceux qui l'habitent, folles, les « solutions » prêtes à porter. Discrètes se font néanmoins les inventions que chacun peut produire, à condition de s'y compter et d'y persévérer, cap contre le pire.

Dès lors, les modalités de l'axiome lacanien « n'est pas fou qui veut » (p. 197) trouvent à se décliner, à partir du « trouble au joint le plus intime du sentiment de la vie » qui est une boussole pour l'analyste, ainsi que le lien social, lequel « ne s'instaure que de s'ancrer dans la façon dont le langage se situe et s'imprime, se situe sur ce qui grouille, à savoir l'être parlant » (p. 207).

Donc ça grouille…, selon quelle logique temporelle ?

Les traitements exposés, qu'il s'agisse de cures ou de traitements brefs conduits au CPCT, sont centrés sur le corps et ses dérèglements. Le corps est percuté par le son, le phonème ou le signifiant, et son image dans le miroir « masque la fonction des orifices » (p. 259). Référés aux corpus freudien et lacanien, éclairés par les lectures qu'en a données Jacques-Alain Miller, les « cas » sont donc orientés par la considération et le maniement de l'intraitable qu'est l'affect de jouissance, quand il est disjoint de la vérité menteuse scellée dans le fantasme (p. 191).

Approche modale vs nosographie

Nos maîtres anciens en psychiatrie faisaient, sans en vouloir rien savoir, l'impasse sur le sujet de l'inconscient. Par quelques dissonances déjà audibles dans sa thèse, où il récuse, par exemple, la rectification cognitive qu'il nomme ironiquement « éducation nosocomiale » (p. 27), Jacques Lacan introduit dans ce concert une fausse note, à savoir les entretiens « à bâtons rompus », inventés avec Aimée, qui feront la matière de sa thèse.

Presque un siècle plus tard, c'est toujours le même défi : trouver l'élan pour donner vie à la parole qui plombe les sujets dans la psychose, si discrets qu'en soient les signes. À prévention impossible répondent attention décuplée et capacité d'inventions, moteurs de la manœuvre du psychanalyste, qui fraye un espace propice à l'élaboration originale de chaque analysant. Aboutie, celle-ci enseigne le clinicien, et prend place dans une série définitivement incomplète où tout cas porte un nom, et une signature. Voilà qui provoque les cliniciens à y mettre du leur, en lisant, en écrivant.

Une petite fille craint qu'on ne la vole. Ce n'est pas nouveau, certes, à ceci près que cet énoncé est le fruit d'une traversée d'« une voix venue d'ailleurs » (p. 31 & *sq*.). L'hallucination, conséquence du lâchage imaginaire, ne traite celui-ci qu'en court-circuit. Enregistrée, elle devient le point-nœud où s'articulent dans la parole les formations – rêves, souvenirs, récits – permettant que le sujet se stabilise au moyen d'un néo-fantasme, via l'activation d'un « pseudo-œdipe ». « Dire en séance permet de mordre sur le réel hallucinatoire » (p. 39).

Un analyste fait apercevoir, via une série de cas d'enfants et d'adolescents, dans quelle logique de trous et de bords il se repère. Avec un enfant de cinq ans qui fait corps avec sa mère, il visionne des dessins animés, et cette extension sur mesure de la matrice du stade du miroir (p. 42) règle le déficit imaginaire aperçu. Tantôt partenaire, tantôt instrument, il parvient à soutenir et accompagner le *parlêtre* qui se déplace avec son corps dans l'espace ainsi structuré pour ne pas sombrer sous les injonctions du symbolique réellisé.

Quand c'est la matrice de l'opposition du oui et du non qui est anéantie, Juliette parvient à arrêter la métonymie infinie de son être de déchet en élisant, avec le soutien de l'analyste, un objet qui la représente.

Parfois l'interlocuteur se pluralise, comme dans le cas de Norbert qui met à profit les « espaces interstitiels » pour construire la fiction de son roman familial, donner une place discursive à ses handicaps assumés et témoigner du sérieux de son ironie dévastatrice au point de faire se réinventer le dispositif institutionnel dans lequel il est reçu, afin de permettre à sa singularité de se dire.

Dans chaque cas, les effets de la causalité psychique isolée et articulée par le clinicien à la manière de manœuvrer le transfert (qui en découle), sont proposés à la sagacité du lecteur.

« Météores du délire »

La deuxième partie de l'ouvrage est centrée sur le déclenchement et les « phénomènes élémentaires », réduits à « ce signe infime du patient » auquel l'analyste voue son attention (p. 109). Ce signe est attendu au joint de l'incroyance et de la certitude, car « on ne peut croire que ce dont on n'est pas sûr. Ceux qui sont sûrs […] n'y croient pas. Ils ne croient pas à l'Autre, ils sont sûrs de la chose. Ceux-là sont les psychotiques » (1) (p. 157).

La transcription du texte de la présentation d'Alain, dix-sept ans, admis dans une structure de soins-études permet de distinguer les « marques premières » (p. 92) du « couple certitude-conviction », qui vient « habiller » celles-ci. Si les certitudes psychotiques concernent un mode spécifique de jouissance qui s'ordonne selon les classes différentielles classiques des psychoses – paranoïa, schizophrénie, mélancolie – les « perplexités », contingentes, sont le produit des traces singulières de « bouts de langues » qui ont percuté le vivant. En tant qu'elles font événement, elles existent sous la forme d'une collection de signifiants a-sémantiques indélébiles. Étayé par les intervenants de la structure institutionnelle rigoureuse qu'il élit comme partenaire, le sujet trouve la force d'endosser cet incurable et de le symptomatiser au point où, excédant les capacités de traitement du discours, il peut se rebrousser en effets de création (p. 93).

D'avoir situé le délire comme tentative de nouer les trois dimensions R, S et I, permet à l'analyste de parier sur une solution moins coûteuse. Ainsi, l'enjeu dans le cas de Jade consiste à brider la jouissance effrénée dont le sujet est la proie par une conversation qui façonne le bord d'elle-même qu'elle avait jusqu'ici échoué à construire.

L'insistance discrète de l'analyste à occuper, le temps qu'il faut, la place de partenaire inédit sur lequel le sujet peut étayer ses constructions et y abriter ses solutions est le trait commun de ces cas remarquables qui composent un nuancier sans fin des manières dont le psychanalyste entre dans la partie, la joue, la suspend, la termine. Il s'accommode parfois d'une énigme de toujours (Camil), ou survenue tardivement (Marie) et s'en fait partenaire, non pour « se faire complice d'une élaboration délirante », mais pour « permettre une sortie de l'angoisse que suscitait la perplexité ressentie devant le vide énigmatique de la signification » (p.130). L'énigme peut être fugace et du côté de l'analyste lorsque, surpris de poser à Paul une question sur la manière dont on prononce son nom (p. 151), il en découvre les effets logiques, restés jusqu'alors inaccessibles à la parole.

Chêne ou roseau

La troisième partie de l'ouvrage est dévolue aux signes discrets de débranchement. Elle met en valeur le mystère du choix de la structure subjective et le contexte du déclenchement, ceux-ci se complétant de la recherche de la petite formation langagière qui a fait signe d'une perplexité concernant tout le signifiant (p. 268). Elle accentue ce qu'est une urgence subjective, lorsque le recours au délire ne traite pas le débranchement du désir. Une série de parcours cliniques brefs, au CPCT, met en lumière comment s'enclenche, à chaque fois, la logique de la position du partenaire symptomatique qu'est l'analyste.

Ce qui fait enjeu dans une cure est une autre réalité *de* laquelle (p. 183) l'analyste participe, lorsqu'il se tient dans une marge où il apprend à se faire le témoin, mais aussi le partenaire des modalités de la parole par lesquels chacun fait entendre ce qui l'évide ou l'excède. L'analyste procède ainsi au recueil des données qui vont commander qu'il se place, se déplace, s'impose, s'efface ou se retire en fonction de la lecture qu'il en aura faite, qu'il installe tel rythme ou tempo, telle tonalité ou atonalité propices à retraiter l'intraitable que l'analysant aura apporté avec lui, afin qu'il puisse conclure et repartir. Ainsi Eva voile la part maudite de ce qui paraît lui faire un destin lorsqu'elle se définit à nouveaux frais, pas tant comme née dame ou l'étant devenue que comme « une fleur qui s'ouvre au rythme de ce qu'elle est » (p. 200).

On peut rencontrer, cristallisée chez un sujet, la folie de la norme qui s'est emparée de notre époque, comme Cédric (p. 229-233) le démontre, lui pour qui seules les procédures forment un rempart contre le passage à l'acte meurtrier, pas sans l'analyste qu'il autorise à baliser avec lui les moments où celles-ci révèlent leur limite.

On peut aussi saisir comment oublis, accidents, actes manqués suppléent la forclusion du symbolique et répondent, hors sens, non pas *à*, mais *de* la question que Laura pose sur sa haine : son parcours au CPCT se sera déroulé entre deux IVG (p. 246-249).

On peut enfin partir des signes discrets que Roman enregistre après qu'une mauvaise rencontre a anéanti son monde (p. 263-269) pour lui permettre de se mettre à l'épreuve du symptôme, comme tempérament à sa certitude.

Pour nouer la série des boucles cliniques produite dans les trois premières parties du livre, une quatrième, consacrée à trois lectures, explore, à partir de points de passage cruciaux entre la doctrine et la pratique lacaniennes, d'une part, et, d'autre part, les avancées érudites ou savantes dans le champ de la linguistique, de la poétique et du passage à l'acte, la logique de démarches singulières. Ici la construction de l'ouvrage révèle sa subtilité : en passer par la littérature, puis par la criminologie, pour, à la toute fin, revenir sur les signifiants primordiaux auxquels il n'est pas un parlêtre qui ne soit assujetti : homme, femme, père, sexe.

• Lacan avait donné au piétinement à l'œuvre dans l'écriture de Pierre Guyotat sa rigueur, en lui conférant sa dignité d'impasse (il est « tout à fait désespéré de langagier le phallus » (p. 284-285). Bernard Lecoeur n'en piste pas moins « la lettre [telle qu'elle] se trouve mise en jeu » dans cet effort pour « faire consonner chez ceux qui l'entendent ou le lisent, la jouissance de la lettre […] intéressée essentiellement à partir du rythme », à savoir « ce qui invente un nouveau sens » (p. 281). Autant il y a divergence entre P. Guyotat et Lacan concernant le phallus, autant le rythme fait convergence. (p. 285).

• Concernant le passage à l'acte criminel de Ernst Wagner (Degerloch, 1913), Réginald Blanchet en ressaisit pas à pas la logique, isolant comment le sujet est persécuté par la substance jouissante de son corps telle que la masturbation la lui révèle. Dès lors, Onan ou

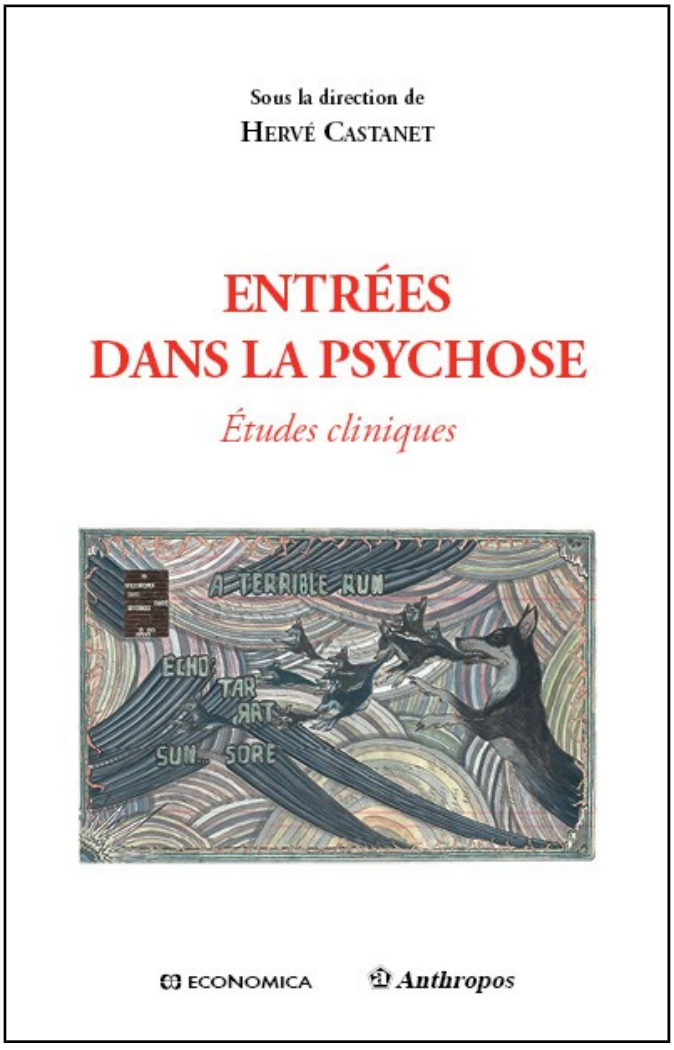
Sodome sont les noms de la « fange du plaisir bestial » à laquelle il est condamné, sous les regards omniscients de son voisinage, lui, mais en lui, ce n'est rien d'autre que la misère sexuelle de l'humaine condition qui se condense, l'insupportable du sans loi de la jouissance, que seule la mise à mort des corps peut traiter, mise à mort qui n'est que la conséquence inexorable de la mort du sujet, de sa réduction au pur vivant infâme.

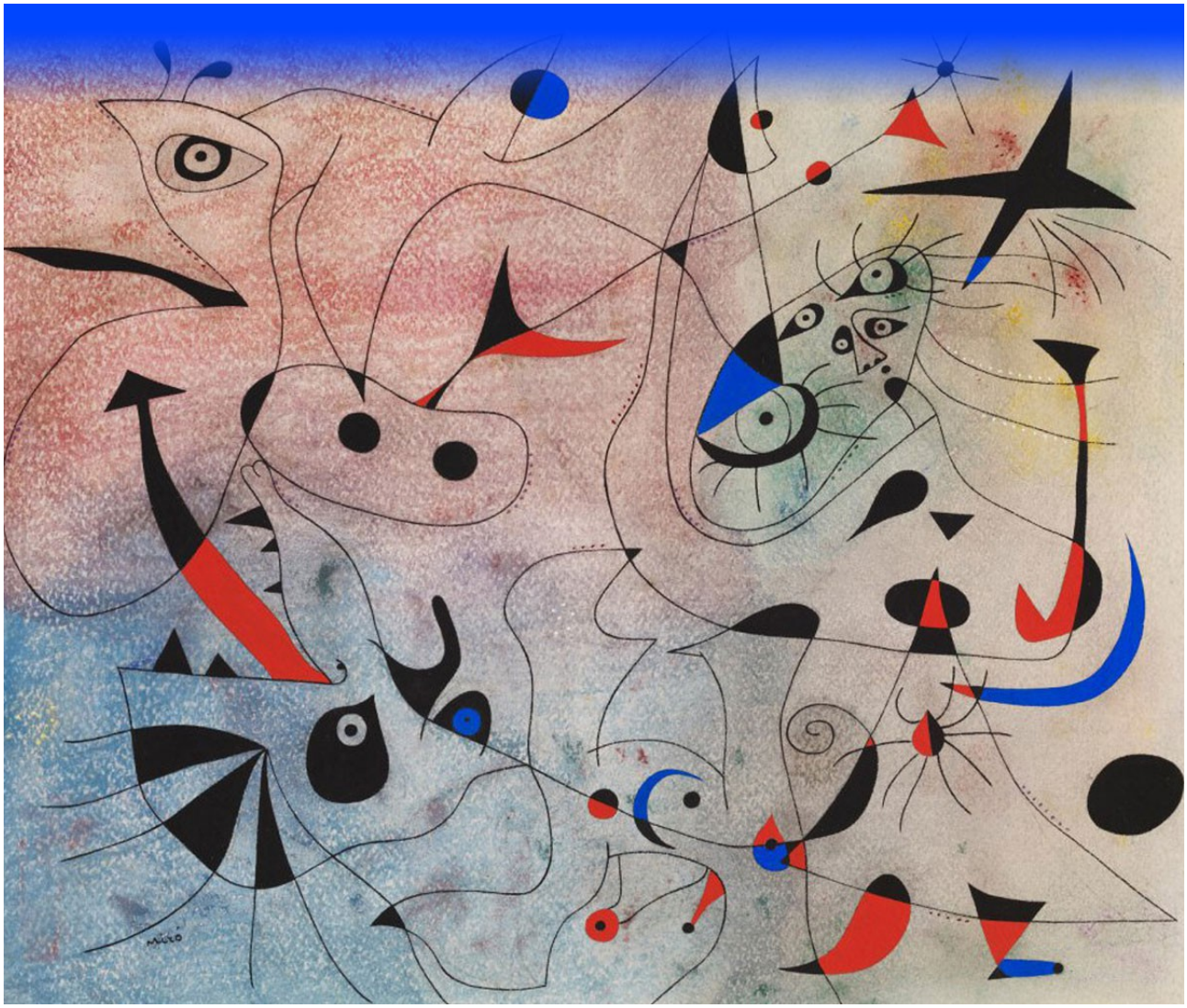
• La troisième « lecture » est celle, attentive et subtile, de textes *queer*, parus dans la mouvance LGBT.

Ayant situé les malentendus entre les théoricien(ne)s militant(e)s et « la psychanalyse », ayant ressaisi avec J.-A. Miller les stases de « la pensée du père chez Lacan » (p. 304) l'auteur énonce que « l'approche et la prudence cliniques indiquent à quel point ce qui peut s'entendre à partir des normes est inaudible du point de vue de l'inconscient », et soutient, en nous donnant les coordonnées de la position qu'il a décidé de prendre pour diriger la cure de madame C., que « pour qu'un bricolage subjectif tienne, un décalage, un pas-de-côté s'imposent dans l'écoute et le discours » (p. 306). CQFD.

Ainsi, « du côté de la vie », la modestie informe un programme alléchant pour les années qui viennent !

1 : Lacan J., Le Séminaire, livre XII, « Problèmes cruciaux pour la psychanalyse », leçon du 19 mai 1965, inédite.





Vers le prochain congrès de l'Association mondiale de psychanalyse en avril 2018, paraît un volume Scilicet. *Document préparatoire publié en cinq langues, fruit d'un travail mobilisant l'ensemble du Champ freudien, il présente l'*aggiornamento *psychanalytique de son thème «* Les psychoses ordinaires et les autres, sous transfert ». *En prise directe avec les déclinaisons les plus contemporaines de la clinique, il donne à lire ce que, fondés par les concepts lacaniens, les psychanalystes en pensent.* Lacan Quotidien *publie sa préface. En avant, vers Barcelone !* – La rédaction.

Le mot qui manque

Préface à *Scilicet – Les Psychoses ordinaires et les autres, sous transfert*

par Enric Berenguer

Le volume que le lecteur tient entre ses mains est un dictionnaire particulier. Il en existe nominalement des éditions distinctes, chacune d'elles correspondant à une des cinq langues les plus parlées du Champ freudien. Mais en nous plongeant dans sa lecture, nous voyons vite que la langue dont il s'agit avant tout est la langue même de Lacan. Celle-ci s'origine de son enseignement et se nourrit à son tour, jusqu'à la fin, de sa propre pratique de la psychanalyse comme analyste et comme analysant – position qu'il disait occuper dans son Séminaire.

Qu'il s'agisse d'une langue propre, nous le voyons dans les torsions qui s'imposent aux différentes langues nationales pour traduire des termes qui, sans aspirer à façonner une terminologie « technique », une langue idéale, utilisent le langage habituel tout en le forçant, défiant bien souvent le sens commun, et à contresens du discours courant. Non sans produire parfois, dans le saut d'une langue à l'autre, des néologismes interlinguistiques qui nous paraissent naturels, mais qui grincent aux oreilles des êtres parlants non avertis ou ne leur disent rien.

Mais ceci n'affecte pas uniquement l'espagnol, l'italien, le portugais et l'anglais. La langue de Lacan, bien qu'ayant une relation bien plus directe avec le français, ne s'y réduit pas. S'il est vrai qu'elle en exploite admirablement les ressources, elle force également ses limites et exploite ses équivoques, celles-là mêmes que le discours commun tend à faire disparaître.

Ce *Scilicet* met ce phénomène en évidence d'une façon particulière. Il contient beaucoup de termes significatifs des diverses élaborations de Lacan sur la psychose, tout au long de son enseignement, et inclut aussi les développements menés à bien dans le Champ freudien sur ce point particulier ces vingt dernières années, grâce à l'orientation novatrice de Jacques-Alain Miller sur le thème de la psychose ordinaire. Finalement, au-delà des langues nationales, c'est la langue de la psychiatrie, la sacrosainte « nosologie », qui finit par être malmenée.

La nature de la thématique abordée, qui se distingue par sa complexité et sa diversité, met en évidence à quel point notre façon de parler de notre clinique est tissée de termes d'époques différentes. Chacun d'eux a certes fait l'objet d'une relecture au fil des années, mais les plus anciens gardent une vigueur que démontrent sans aucun doute les textes qui en traitent dans *Scilicet*.

Le choix des entrées de ce volume soulève de lui-même ce problème de façon aiguë. Puisque le thème du IX[e] Congrès s'intitule « Les psychoses ordinaires… », convenait-il de se limiter de préférence aux concepts et aux termes plus spécifiquement liés à celles-ci ? Nous vîmes immédiatement que c'était impossible, étant donné que nous ne considérons pas les *psychoses ordinaires* comme une terme nosographique, comme une entité classificatoire. Rien de ce qui nous amène à parler d'un cas de psychose ordinaire ne fonctionne comme critère univoque.

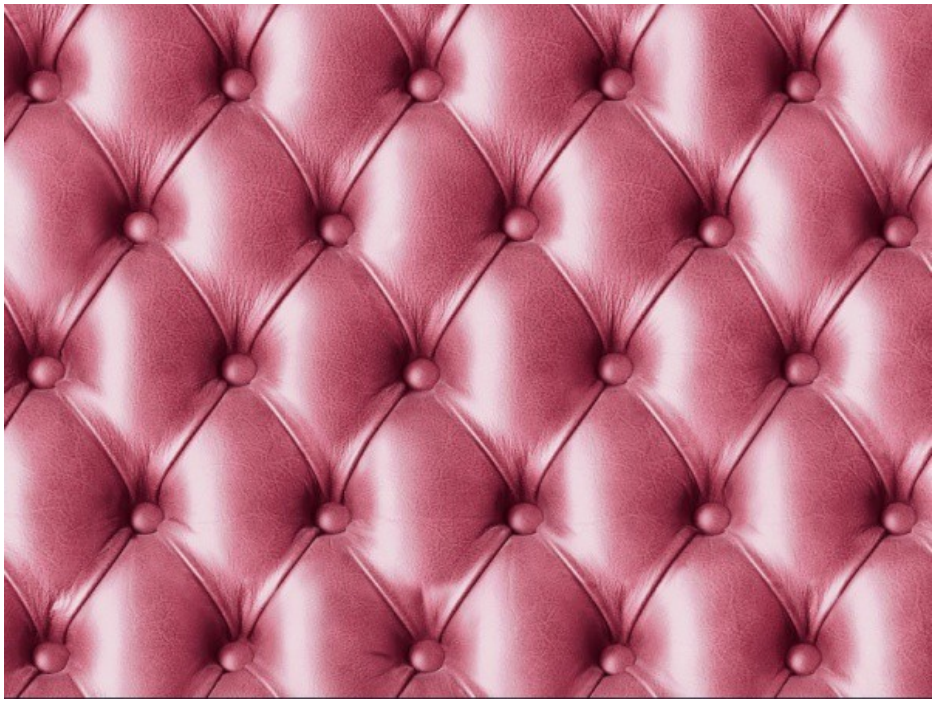
Si nous mettons l'accent, par exemple, sur la clinique continuiste, il s'avère impossible de la définir, de la situer et de la repenser dans la perspective actuelle, sans tenir compte des discontinuités considérées en leur temps comme décisives par la théorie, qui en faisait l'essence même de ce que nous pouvons appeler de façon approximative la doctrine classique de la psychose.

Nous parlons de *néodéclenchement* ? D'accord, mais comment le faire sans préciser la manière dont aujourd'hui nous nous confrontons à la difficulté de définir ce que sont un déclenchement, ses conditions d'émergence et ses conjonctures ?

Nous nous intéressons aux usages de la métonymie dans certains cas de psychose ordinaire ? Bien, mais comment ignorer le lien subtil entre métonymie et métaphore, et la nécessité de réactualiser notre façon de penser ce lien, sur fond d'une théorie qui ne privilégie plus le symbolique par rapport à l'imaginaire et au réel ?

Le terme *escabeau*, proposé par Lacan à partir de sa lecture de Joyce, nous intéresse ? Soit, mais ne faut-il pas le penser en relation et/ou en opposition à une sublimation à nouveau conçue et révisée ?

Nous pourrions dire la même chose d'une série d'expressions que nous continuons d'utiliser, parce qu'elles n'ont rien perdu de leur vigueur, malgré l'effort constant de redéfinition qu'elles exigent. Nous parlons de *forclusion*, mais comment penser sa pertinence et ses modalités à la suite du dernier enseignement de Lacan ? Comment parler aujourd'hui du *point de capiton*, dont l'utilité est indéniable, mais qui prend une autre signification, quand nous considérons, au-delà du graphe de la demande et du désir, une topologie des nœuds avec la fonction du *sinthome* comme quatrième rond ?



Réaliser cette liste de cent huit termes n'a pas été tâche facile. Rappelons que la première proposition du Comité scientifique tournait autour de trois cents ! Un travail fructueux d'échanges et de discussions avec cette instance collective, main dans la main avec les directeurs du Congrès, permit cette réduction drastique – non sans un certain regret, dans le cas de quelques mots qui, au moment même d'être supprimés, parurent revêtir une valeur agalmatique supplémentaire. Le débat ne manqua pas de moments d'humour.

Quoiqu'il en soit, de nombreux termes et expressions se perdirent en chemin ; une centaine atteignirent les pages de *Scilicet*. Tous témoignent de la richesse, de la diversité, de la finesse de l'accumulation des travaux et observations qui ont constitué tout au long de ces nombreuses années un véritable trésor d'expériences dans le Champ freudien.

Notre orientation – qui souligne la dimension du particulier et encourage une façon de parler propre à chacun, qui en préserve l'irremplaçable – rend difficile le fait de savoir à quel point un terme, surgi dans un article ou une présentation clinique, atteint un niveau suffisant de généralité pour éclairer une série significative de cas. Mener à bien ce processus de réduction, dans un équilibre toujours imparfait et instable entre le un par un et le général, fut l'une des premières tâches de la réalisation de ce projet.

La lecture de l'ensemble du volume donnera sans doute une impression d'incomplétude. Manquera peut-être à chacun tel ou tel mot qu'il considère important, parce qu'il a joué un rôle significatif dans sa propre clinique. Mais ce volume n'est pas seulement incomplet, il est aussi incohérent. Des termes sont partiellement contenus dans d'autres, la définition de certains est impossible sans en expliciter en partie d'autres, etc. Les extensions respectives de chaque définition, volontairement, se superposent, se chevauchent, voire se contredisent plus d'une fois.

Ce pourrait être considéré comme un défaut. Mais en y regardant de plus près, cela nous semble plutôt une vertu qui résulte d'une loyauté. Il est en effet impossible d'attraper le réel de la clinique – et spécialement le réel de notre clinique de la psychose – dans un système cohérent. En dernier ressort, nous devons nous souvenir qu'il s'agit ici de pouvoir penser et écouter, mais aussi écrire la manière dont nous parlons de notre clinique.

Le travail consiste à mettre en tension une série de termes avec notre pratique, dans un effort continu pour ne pas tomber dans un automatisme vide.

Une des missions de ce dictionnaire est de contribuer modestement à ce que notre façon de parler des psychoses, qui prend appui sur la langue de Lacan et sur la manière dont nous en faisons usage dans la communauté d'expérience qu'est le Champ freudien, ne soit pas une langue morte. Comme le dit Éric Laurent dans « Politique de l'unaire » : « Il nous revient de faire entendre aux différentes paroisses psychanalytiques que, plus que le standard, c'est la quête du sens commun qui les relie. Ce *sens commun*, ce *common ground*, n'est autre que le réel en jeu dans la langue de la psychanalyse. » (1)

Cela nécessite de la part de chacun un effort constant d'actualisation, de réinvention, de confrontation. Il s'agit, non pas d'user des termes de la théorie comme s'ils étaient capables de donner un accès direct au réel, mais de savoir les employer de telle façon que chacun d'eux nous permette de faire scintiller, à un moment précis, ce qui du réel échappe toujours. Le réel de la contingence, qui prédomine dans le cas par cas, ne rentrera jamais dans aucune catégorie. En ce sens, les différentes versions de la théorie et ses concepts sont toujours une cartographie approximative que nous devons savoir utiliser, afin de pouvoir, au moment opportun, nous en passer et suivre notre chemin sans perdre le nord. Pour tomber sur notre trésor, tôt ou tard, nous sommes amenés à nous défaire de la carte, mais pas sans l'avoir consultée auparavant.

Les mutations particulières de la théorie psychanalytique, qui se produisent toujours et inévitablement dans les confrontations successives avec des bouts de réel qui n'avaient pu se dire avant, permettent de faire coexister de façon partielle les concepts de périodes diverses. Ceci rend impossible une séparation nette entre les différentes époques de la doctrine, qui puisse s'adapter aux chapitres d'un manuel. Néanmoins, c'est cela même qui rend indispensable une périodisation appropriée, non soumise à des critères chronologiques, mais aux critères propres au mouvement d'élucidation du réel de la clinique, dont Jacques-Alain Miller nous a donné les clés de façon décisive dans son cours « L'orientation lacanienne ».

En ce sens, je veux mentionner ici ce qui m'a servi de guide au moment – forcément vertigineux – de proposer une première liste de termes. Il s'agit de deux propos de la conférence de J.-A. Miller « L'inconscient et le corps parlant » qui, à mon sens, apportent une clé nécessaire pour affronter les paradoxes de ce volume.

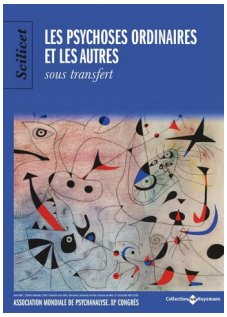
Le premier passage que je veux souligner est le suivant : « La psychanalyse change, c'est un fait […], en dépit de notre accrochage à des mots et à des schèmes anciens. C'est un effort continué que de rester au plus près de l'expérience pour la dire, sans s'écraser sur le mur du langage. » (2)

Le second, un peu plus loin : « C'est d'un tel ravaudage de pièces diverses d'époques différentes, empruntées à Freud et à Lacan, que se tisse notre réflexion, et nous n'avons pas à reculer de procéder ainsi à un ravaudage, pour avancer dans le serrage de la psychanalyse au XXI^{e} siècle. » (3)

Eh bien, le principe de construction de ce *Scilicet* est ce processus même de « ravaudage de pièces diverses d'époques différentes, empruntées à Freud et Lacan ». Le réel qui nous concerne, c'est ce que nous essayons de dire dans cette langue étrange qui, si nous la négligeons, pourrait se transformer en jargon, en « langue de bois » (4), voire en langue morte. Il incombe à chacun de nous de vivifier les mots de cette langue plus ou moins commune avec notre expérience d'analysant et d'analyste, laquelle n'est pas commune, mais que l'on peut toujours tenter de mettre en commun, sans cesser d'être singulier.

Farce de l'inconscient. Il avait été convenu jusqu'à aujourd'hui d'inclure dans la liste le mot « ravaudage », pour qu'un collègue s'occupe de lui coudre une définition. Cela me paraissait pertinent, puisqu'il avait été au principe même de la constitution de la liste de mots. Mais après avoir lu plusieurs fois tous les textes, dans différentes langues, je réalise aujourd'hui qu'il manque. Il équivoqua, dans mon esprit, avec un autre, « raboutage » qui, lui, figure dans ce volume.

Je cite le début de l'article que Sophie Gayard a consacré à ce dernier mot : « En quoi ce terme […] est-il si important pour qu'il occupe une place dans ce volume de *Scilicet* ? » Eh bien, cette question nous a accompagnés tout au long du processus de construction de ce volume.



1 : Laurent É., « Politique de l'unaire », *La Cause freudienne*, Paris, Navarin, n° 42, 1999, p. 28.
2 : Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », *Scilicet*, *Le corps parlant. Sur l'inconscient au XXI^{e} siècle,* Paris, Coll. rue Huysmans, 2016, p. 28. à retrouver sur ecf-echoppe, ici
3 : *Ibid.*, p. 29.
4 : En français dans le texte

Scilicet. Les psychoses ordinaires et les autres, sous transfert, Paris, Coll. Rue Huysmans, à retrouver sur ecf-echoppe, ici

Nouveau Souffle
Sur le Champ freudien

Zadig Tel Aviv
Zionism and democracy

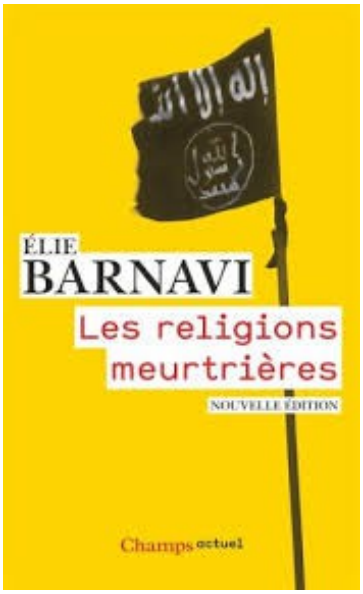
Elie Barnavi will join Zadig Tel Aviv for a conversation about "Zionism and democracy".

Eli Barnavi is an Israeli historian and diplomat. Born in Bucharest, Romania, he emigrated as a child to Tel Aviv and became an Israeli citizen. He has degrees in history and in political science from Tel Aviv University (TAU), and received his PhD in modern history from the University of Paris in 1971, after which he was appointed professor of modern Western history at TAU, where he headed the Department of General History and the Center for International Studies.

In 1998, he became the science director of the Museum of Europe in Brussels.
He was the Israeli ambassador to France between 2000 and 2002, after which he resumed teaching at TAU and returned to his work at the museum.

Élie Barnavi, né en 1946 à Bucarest (Roumanie), est un historien, essayiste, chroniqueur, diplomate israélien, professeur émérite d'histoire de l'Occident moderne à l'Université de Tel-Aviv, Conseiller scientifique auprès du Musée de l'Europe à Bruxelles.
De 2000 à 2002, il a servi comme Ambassadeur d'Israël en France.
(source Wikipedia)

Wednesday 6 December, 8:30 p.m.
Beit Zionei America, Ibn Gvirol 26, Tel Aviv.



Lacan Cotidiano

El amo de mañana, comanda desde hoy — Jacques Lacan

nº 26

SUMARIO

Venezuela. *État de lieu — Ronald Portillo*
Nacionalismo y segregación — *Marta Maside*
Catalunya — *Antoni Vicens*

LA MOVIDA ZADIG
Política del psicoanálisis, psicoanalistas en política y cambio de discurso — *Domenico Cosenza*
Información del Foro Europeo de Torino

Venezuela. *État de lieu*

Ronald Portillo (Caracas)

Luego de 120 días de masivas protestas y 140 fallecidos es válido preguntarse dónde estamos hoy frente al régimen dictatorial que oprime a Venezuela.

La desinformación como política de Estado, la mentira oficial convertida en discurso cotidiano, la denegación perversa de las carencias mas elementales y evidentes (alimentos, medicamentos, seguridad personal, aplicación de la justicia, hiperinflación inminente, devaluación, dinero en efectivo y ¡hasta gasolina!) han venido avanzando “a paso de vencedores”, estribillo usado hasta el cansancio por la Revolución Bolivariana.

La violación consuetudinaria de los derechos humanos de los ciudadanos constituye el telón de fondo al cada día mas creciente autoritarismo gubernamental. El jefe de la policía política desconoce ordenes emitidas por jueces de la República para excarcelar algunos presos políticos, jefes militares presuntamente ordenan ejecuciones extrajudiciales colectivas contra mineros en zonas de explotación de oro, minerales y piedras preciosas para imponer su “ley” en el llamado “arco minero”, (abarca una extensión de más del diez por ciento del territorio nacional), nuevos desfalcos de miles de millones de

dólares contra la empresa petrolera del Estado, campaña gubernamental para generar abstención en las venideras elecciones de gobernadores de Estados. Reiteración del uso del diálogo, propuesto por el Presidente Macron, como táctica dilatoria para evitar ceder en nada a lo propuesto por la disidencia: canal humanitario, liberación de todos los presos políticos, respeto por la Asamblea Nacional (AN), cese de la persecución a la oposición, elecciones libres.

Mención destacada merece la fraudulenta Asamblea Nacional Constituyente (ANC), electa por los partidarios del gobierno de Maduro a espaldas de la constitución vigente, falseando la cantidad de votos emitidos, haciendo creer que habían votado ocho millones de ciudadanos cuando en realidad solo votaron tres millones, engaño develado por la misma compañía de las maquinas de votación utilizadas. Esta ANC ha pretendido erigirse en una suerte de "suprapoder" constitucional , por encima de los poderes constituidos, usurpando así la soberanía popular y colocándose a la orden de una dictadura que se sirve de ella a su antojo. Entre las decisiones tomadas por la referida ANC se encuentra la de asumir las funciones y potestades propias de la Asamblea Nacional (AN) electa en diciembre de 2015 por catorce millones de venezolanos, logrando la oposición las dos terceras partes de los diputados. Esta AN no es aceptada por el gobierno, razón por la que lanza su espúrea ANC.

Los fenómenos aquí descritos son solo algunas de las expresiones de una tiranía ejercida sobre un país en donde el Estado de derecho constituye, ¡que duda cabe!, una referencia lejana.

El Gobierno insiste en que los males del país son, como es costumbre, a causa del imperialismo norteamericano, especie de Otro maligno que solo quiere hacerse dueño del petróleo venezolano, perturbando así el bienestar socio-económico y la paz del país.

La tirania y el Uno

La tiranía de Maduro puede ser considerada como la del Uno único, expresión en el poder del goce propio de la pulsión de muerte. Como sostiene JAM en una entrevista que le realizara la revista *Le Point:* "El Uno es el culto de la identidad de sí mismo a sí mismo, la dificultad de soportar al Otro, el que no goza de la misma manera que tú".

La disidencia en Venezuela, al igual que en otros regimenes totalitarios, no puede ser tolerada, soportada, por el Uno del amo del poder. Por ello las dictaduras, aunque sean de nuevo cuño, seguirán teniendo como referente el padre primordial de *Totem y tabú,* el que de manera autoritaria se reservaba todo el goce para sí.

En el autoritarismo del actual régimen venezolano estamos frente a un real sin ley, un real del Uno del goce. Se trata de un real caótico, un real sin regulación, sin sometimiento a ordenamiento alguno. De nada han valido los pronunciamientos de la Organización de Estados Americanos (OEA), los diversos dictámenes de la Corte Interamericana de los Derechos Humanos, las instrucciones de la ONU, los informes del Alto Comisionado y de la Comisión de los Derechos Humanos de la ONU, las sanciones de USA y Canadá, las resoluciones del Mercosur, la intervención del papa Francisco: lo real del goce del Uno autoritario ha permanecido refractario, incólume, dejando a su paso devastación, miseria y muerte, cual huracán del Caribe.

Este Gobierno se declara de izquierda, sin embargo su preocupación por los mas pobres y débiles no se logra apreciar. En la actualidad las clases mas desprotegidas de la sociedad están en peores condiciones que cuando ascendió Chávez al poder hace dieciocho años. Estamos frente a un Gobierno cuyos líderes solo consideran su propio goce, no dan muestras de ninguna preocupación por el Otro. Asistimos al imperio de "cada quien por lo suyo" con la consecuencia de un grave

resquebrajamiento del lazo social. La dimensión de la política brilla por su ausencia en el gobierno de Maduro.

Con pesar hay que reconocer que tampoco del lado de las fuerzas opositoras venezolanas la política, entendida como recurso para fomentar el lazo social, como instrumento de la civilización para contrarrestar los efectos devastadores del goce del Uno, propio de la pulsión de muerte que anida en los seres humanos, ha tenido mayor instalación. La fragmentación de propósitos reina, cada partido político que integra la llamada Mesa de la Unidad (MUD) vela por sus propios intereses, por su goce particular, haciendo compleja la articulación de un lazo social estable y duradero. El archipiélago de goces constituye el fundamento de la oposición venezolana , lo que en mi criterio ha sido el principal obstáculo para que todavía no haya asumido el poder.

El discurso analítico constituye el envés del discurso del amo en tanto ha lugar a un saber hacer con lo real del Uno del goce. El amo de la tiranía atrapado en su discurso generador de goce no se percata que lo real del Uno de su propio goce, conlleva en esencia su propia destrucción. El llamado "populismo" termina por no ser otra cosa que un amo del poder conduciendo a su propio pueblo a lo peor.

Una de las amenazas ciertas que se cierne sobre el psicoanálisis en la Venezuela actual es su imposibilidad de existencia. Ante ello los psicoanalistas de orientación lacaniana en Caracas, alentados por el viento renovador de la Movida Zadig realizan diversas actividades tendientes a contrarrestar el goce del Uno del amo. Entre ellas se pueden citar: Asistencia a programas de radio abiertos todavía a la disidencia, denuncia en la AN de la instalación de programas de reingeniería psicológica dirigido a jóvenes opositores presos considerados enfermos mentales, asistencia directa en nuestro Centro Psicoanalítico de Atención (CPA) de pacientes severamente afectados por la crisis existente, atención a pacientes que han sufrido detención y tortura, establecimiento de lazos de conexión con otras instituciones *psi* altamente preocupadas por la deriva dictatorial del Gobierno, asistencia a eventos psicoanalíticos regionales dando cuenta de nuestra terrible situación sobre todo frente a colegas todavía incrédulos sobre lo que esta sucediendo en Venezuela.

En todo caso se trata para los lacanianos venezolanos de hacer todo el esfuerzo posible por hacer existir, y hasta hacer sobrevivir, el discurso psicoanalítico en medio de este caos populista .

Nacionalismo y segregación
Psicoanálisis y política del lazo

Marta Maside Docampo (La Coruña)

Dos acontecimientos políticos me han golpeado últimamente. Nos han golpeado a todos, pero en mi caso especialmente, porque tengo fuertes lazos familiares que me unen a ambos lugares. Primero el Brexit, ahora el empuje secesionista de Cataluña.

El nacionalismo se multiplica hoy en diversas modalidades, desde Trump y su muro hasta la xenofobia del recientemente derrotado FN en Francia. Hay muchos otros partidos de corte xenófobo, en Holanda, Alemania, Austria, etc., que amenazan la estabilidad de Europa. El individualismo puesto en acto en la política. Los efectos de segregación anunciados por Lacan, quizá también como respuesta

desesperada a una globalización que a veces puede ser asfixiante, porque tiende a borrar la diferencia. Yo y mi yo seremos felices, ilusión que recubre a la pulsión de muerte.

Si tomamos el par alienación-separación, su lógica nos muestra que la separación sin pasar por los significantes del otro —que nos atan al Otro—, es decir sin haberlos vaciado previamente de sentido gozado, nos lleva al pasaje al acto. Acto de separación abrupta que hiere, generalmente al otro, pero también sobre todo al sujeto, que queda presa de aquello que ha sacrificado al saber y que lo condena a repetir.

Una de las cosas que nos enseña el final de análisis, a través de los testimonios de los analistas de la Escuela —quizá de la manera más neta—, es cómo la producción de la diferencia absoluta y la identificación al *sinthome* tienen por efecto el opuesto a la ruptura del lazo: lo aligera, lo hace posible, deseable. Al saberse radicalmente solo en su singularidad, el *parlêtre* se ve empujado a hacer lazo con el otro, con los otros. Cada uno a su manera. Curiosa paradoja entonces. Como efecto de la extrema diferencia, la unión y no la separación.

¿Cómo articular entonces lo Uno con lo múltiple? ¿Cómo producir la alianza y no la dispersión? Probablemente, conociendo y respetando las singularidades que conforman lo múltiple. Y las múltiples singularidades no se dispersan cuando se unen en torno a una causa común. Una por una. ¿O una más una? No lo sé, tal vez. Pero entre los unos se hace necesario algún tipo de nexo.

Sería interesante revisar los principios de solidaridad presentes en nuestra Constitución. La solidaridad entre ciudadanos es universal en todas las Constituciones, implica que los que tienen más contribuyen más para equilibrar el conjunto con los que tienen menos. La solidaridad territorial, que aparece en nuestra Constitución (también en la alemana, pero desde luego no en todas), surge para salvaguardar un funcionamiento común ante la autonomía otorgada a los distintos territorios nacionales. Seguramente, en 1978, los españoles necesitábamos darnos un respiro, lejos del significante Una (grande y libre) con la que Franco aplastó nuestro país y su diversidad.

Solidaridad, mercado común, libre circulación... lo que sea que ha hecho de Europa todos estos años un inmenso mecanismo de paz desde su creación, merece ser analizado. Ardua tarea. Pero quizá pocos países estén en posición tan idónea como lo está España en este momento, aunque en su dolor todavía no lo sepa, para empezar a crear fórmulas de articulación. España, que entre otras muchas y hermosas diversidades, alberga cuatro idiomas y varias lenguas. Variedad que permite decir, por ejemplo: Cataluña te queremos, *t'estimem, maite zaitut, querémoste...*

Cataluña

Antoni Vicens (Barcelona)

En todo lo que sucede hoy en Cataluña, lo más visible es el vigor que ha adquirido el término de independentismo. En Cataluña, mucha gente —millones— y desde hace mucho tiempo —siglos— ha incorporado en su modo de vida alguna idea de soberanismo, según la cual existe un sujeto político diferenciado llamado Cataluña. Este soberanismo se satisfizo

durante tiempo con el catalanismo, en expresiones más o menos románticas o folklóricas, que llegaban hasta la lengua y la literatura.

Tras la dictadura de Franco, incluso antes de la Constitución de 1978, Adolfo Suárez y Josep Tarradellas se pusieron de acuerdo sobre un proyecto político, no ya catalanista, sino nacionalista. Un Estatuto (en el que se hablaba de "nacionalidad" para no mencionar la palabra "nación", que quedaba reservada a España) puso en marcha una serie de realizaciones que, poco a poco, a lo largo de veinte años, fueron materializando algo de esa soberanía en instituciones: enseñanza, policía, administración, salud pública, incluso algo de la fiscalidad del Estado.

A comienzos del siglo XXI, con un cambio de las mayorías parlamentarias y con un cierto agotamiento del modelo nacionalista, se puso en marcha la redacción de un nuevo Estatuto, del que se podría decir que contenía matices no ya nacionalistas sino de un estadio superior, acercándose a un modelo federal. Este Estatuto fue aprobado en referéndum en 2006, pero, unos años después, el Tribunal Constitucional lo modificó de manera importante. Cataluña se viene rigiendo desde entonces por un Estatuto que no ha sido aprobado propiamente en referéndum. Esta es una situación muy incómoda, y de legitimidad problemática.

A la vez, el Partido Popular, un gran partido de derechas, fuertemente nacionalista español, y con tendencia a inclinarse a la extrema derecha, fue incrementando su poder en el Estado de manera continuada. Sin oposición, en medio de una crisis económica muy grave, y dominando además el Tribunal Constitucional, fue interpretando ese Estatuto catalán y las realizaciones institucionales catalanas de manera cada vez más restrictiva.

Cuando llegamos a 2011, la crisis económica, que afecta sobre todo a los jóvenes (de hasta 35 o 40 años, muchos de ellos titulados, o al menos en edad de tener una vida profesional plena), hizo salir a la calle a mucha gente, en Madrid, en Barcelona y en otros lugares del mundo. Era una protesta nueva, no revolucionaria en el sentido comunista de la expresión. En Barcelona, este movimiento fue girando hacia el nuevo proyecto político, distinto de los anteriores, el independentismo.

El independentismo es una estrategia política, no necesariamente nacionalista, orientada hacia la construcción de un nuevo orden político. Se puso en marcha entonces un proceso de protestas públicas de gran amplitud, siempre pacíficas, no revolucionarias, de signo independentista. Este movimiento fue creciendo. A los independentistas se les sumaron entusiasmados catalanistas o nacionalistas que nunca habían llegado a creer en la posibilidad real de un cambio hacia la independencia política. También movimientos más o menos libertarios se sumaron al proyecto.

La característica principal de este gran movimiento es su pacifismo. Es un movimiento no comunista, ni anarquista. Es un movimiento que reúne sobre todo grandes capas de las clases medias que están experimentando, con la crisis, que el bienestar en que vivían está gravemente amenazado. Véanse por ejemplo los desahucios de viviendas cuyos propietarios no pueden pagar la hipoteca o ni siquiera el alquiler, y que se encuentran de un día para otro

en la calle. o los jóvenes titulados que no encuentran trabajo mínimamente acorde con sus competencias.

En Madrid y en otros lugares de España, este movimiento cuajó alrededor de un nuevo partido político, Podemos. En Barcelona también en Podemos, pero mucho más entre las diversas fuerzas independentistas. En el Parlament actual hay una mayoría independentista formada por tres partidos que representan a la derecha democrática y a la izquierda republicana, junto con algunos independientes. Asociados a la Candidatura de Unitat Popular, más a la izquierda, configuran una mayoría independentista.

El proyecto independentista en Catalunya puede ser interpretado como un asunto político esencialmente catalán. En principio lo es, pero ya su origen proviene de un malestar político mucho más amplio, español, europeo y mundial, si observamos que su auge fue contemporáneo a los que ocuparon por ejemplo las calles de Nueva York. Hacia el futuro, vemos que este proceso catalán ha desencadenado un cierto número de problemas políticos en España y en la Unión Europea, mostrando que ambos están encallados en estructuras políticas que no corresponden al momento político actual y al futuro que esperan los jóvenes.

Para todos es evidente que las desigualdades en el mundo capitalista se han incrementado de manera galopante, sobre todo durante la última crisis. Los ricos son más ricos, los pobres más pobres. Se pueden detectar otros cambios en el capitalismo que amenazan la paz y los recursos de las amplias clases medias y parecen destinarlas a una proletarización generalizada cada vez más dura y más cercana a la miseria.

En Catalunya pues se han condensado las viejas nostalgias del catalanismo, con una idea nacionalista de largo pasado y —ahí viene el nuevo factor— con esos jóvenes que ven amenazado muy peligrosamente su futuro, e incluso su presente. De un modo u otro todos están convencidos de que en un nuevo Estado, con los recursos de los que dispondría, evitarían, o al menos se alejarían algo, de todo ese universo de recortes, pérdidas de empleo, precarización laboral, destrucción del medio ambiente, etc.

Lo más atractivo de este proyecto es que no se hace contra un Gran Enemigo. Si surgen enemigos lo son en un orden táctico o a lo sumo estratégico, pero no político. En la dimensión de lo político encuentra, sí, adversarios; pero no Bastillas ni Palacios de Invierno a destruir. Es atractivo porque es un movimiento a favor, una necesidad de decir que “sí”: sí a un estado mejor. Los que crecimos en un universo de jóvenes protestatarios, gritando “no”, vemos con sorpresa cómo los jóvenes de ahora gritan “sí”.

En mi opinión, pues, se trata de un movimiento histórico, con lo que quiero decir que las singularidades de sus agentes son secundarias. Llamadme hegeliano si queréis, pero lo veo así. En la historia entramos, uno por uno, como objeto *a*.

No sé cuál va a ser el resultado de este proceso. Pero lo que es seguro es que todos los que nos hemos sentido afectados por él ya hemos cambiado. Ya estamos en un tiempo histórico nuevo. No hay vuelta atrás. A veces tenemos miedo, porque hay peligro. Pero el valor epistémico del miedo es nulo.

Creo que a los psicoanalistas nos interesa más la angustia, que no tiene relación directa con las amenazas, físicas o materiales, que podemos sentir por momentos. La angustia surge así, sin anunciarse.

Y así es cómo, en el maremágnum informativo en el que vivimos, donde la verdad ha quedado reducida a casi nada, cuando la historia nos supera, nos queda la angustia. Dicho de otro modo, nos queda la *hystoire*, lo que signifique esta condensación que hizo Lacan entre histeria e historia. La angustia, venida de no se sabe dónde, insertada en nuestro cuerpo, nos habla para no decir nada, salvo su misterio. Creo que la ética del psicoanálisis es la de dar el máximo valor epistémico a esa angustia, considerarla como la certeza de la que sí nos podemos fiar en la vía de nuestro deseo. Si superamos su carácter inhibidor, si aceptamos que la pulsión ahí comprometida es de vida, su misterio se desvanece y nos habla con el lenguaje del deseo. Si aceptamos la certeza de que, en la historia, somos objetos *a*, llevados por corrientes que ninguna subjetividad puede dominar, dejamos que se produzca ese "nuevo sujeto" que es efecto de la pulsión.

En la última lección de su Seminario *El deseo y su interpretación*, Jacques Lacan descubre ante nuestros ojos de qué modo ese objeto *a*, que es uno de los componentes del fantasma que regula nuestro deseo, y ante el cual, en el camino de su realización, nos desvanecemos, somos borrados del mapa, no puede ser tomado en consideración como una parte de nuestra imagen especular, ni como un objeto simbólico que podemos dar o tomar, sino como un objeto real, lo que significa fuera de toda dialéctica, fuera de la realidad misma en tanto que está ordenada por los restos de nuestras experiencias.

El objeto *a* es una experiencia, dice Lacan, una experiencia que nos saca de la realidad y nos enfrenta con lo nuevo. "Es por esta razón, dice, que, contrariamente a lo que se cree, la experiencia, la pretendida experiencia, tiene doble filo. Si por ejemplo hay que resolver una situación histórica dada, las posibilidades que tenemos de cometer errores y faltas graves son igualmente grandes tanto si nos fiamos de la experiencia como si la negligimos, por la muy simple razón de que, por definición, fiarse de la experiencia, es justamente dejar de reconocer el elemento nuevo que hay en la situación presente".

LA MOVIDA ZADIG

Política del psicoanálisis, psicoanalistas en política y cambio de discurso

Domenico Cosenza (Milán)

En su conferencia de Madrid del 15 de mayo de 2017 (1), Jacques-Alain Miller habla de un riesgo en acto, que concierne al psicoanalista: el sometimiento inconsciente a un S1 proveniente del campo de la política. Un S1 al cual se identificaría en tanto que individuo, un S1 que en lugar de agente, haría que la operatividad del analista fuera subordinada y funcional al discurso del amo. Es un riesgo del que J.-A. Miller ha dado numerosos ejemplos en el curso de estos últimos meses, desde que emprendió la nueva fase de su enseñanza —la llamada del paso a JAM 2. Él puso el acento en particular en el riesgo de un lazo identificatorio de los analistas con un partido o movimiento político que podría vincular, sin saberlo [*à son insu*], el saber del analista a las exigencias del discurso del amo. Esta subordinación al discurso del amo puede tomar diferentes formas.

Una versión sería una *subordinación auxiliar,* en el sentido en que los filósofos medievales pensaban la filosofía como *ancilla theologiae*. En esta perspectiva, el psicoanálisis puede funcionar como una disciplina que justifica las ideas avanzadas por un partido o un movimiento político, susceptible de transformar al analista, a menudo a pesar suyo, en una especie de agente ideológico. El saber analítico corre el riesgo de devenir en este caso un saber al servicio del amo del momento.

Otra versión puede manifestarse en la forma de una esterilización política del psicoanálisis. Allí el analista aparece como clínico puro, neutro, inmunizado en su práctica contra las vicisitudes del mundo en que vive. Se trata de una versión posible de la *bella alma* que puede captar al analista. Esta posición no toma en cuenta el hecho de que es con el síntoma con lo que trata todos los días en su encuentro con el analizante —síntoma que, como subrayaba J.-A. Miller en *La Conversación de Arcachon,* tiene la estructura misma del lazo social (2).

En la perspectiva introducida por J.-A. Miller, hay algo que me parece radicalmente diferente cuando propone, a partir de la *Massenpsychologie* de Freud, “hacer existir el psicoanálisis en el campo político” (3). Este vector abre el campo a una “clínica de la civilización”, aún por construir pero de la que podemos encontrar los matemas en Lacan. Para hacerlo, me parece absolutamente precioso referirse en particular, como lo ha recordado Rosa Elena Manzetti en su texto de apertura del debate hacia el Forum de Turín (4), al más político de los Seminarios de Lacan: el Seminario 17, *El reverso del Psicoanálisis.*

Podemos situar allí dos derivas posibles gracias a los matemas de los cuatro discursos. Ellos nos permiten situar lógicamente una variedad de fenómenos históricos y sociales que implican al psicoanálisis y ponen a prueba su estatuto de discurso.

La primera deriva está precisamente vinculada a la identificación a un S1 puesto colocado en posición dominante, incluso más problemático cuando tal posicionamiento deviene crónico, adialéctico, inhibiendo la rotación de un cuarto de vuelta de los matemas y oponiéndose en adelante al paso de un discurso a otro. En este registro, en conformidad con la *Massenpsychologie* freudiana, se manifiestan

con grados diferentes de intensidad todas las formas del vínculo social en las cuales la identificación al amo induce una desubjetivación directamente proporcional al individuo, que alcanza su forma extrema en los totalitarismo y fundamentalismo centrados en la referencia a un líder carismático.
La otra deriva, muy presente en la sociedad contemporánea, viene dada por la cronicidad del discurso en su forma universitaria, a través de la instalación completamente des-subjetivadora del significante impersonal S2 en el lugar del agente. En este registro, se pueden reconocer las formas degradantes del cientificismo y la tecnocracia, pero también de la burocracia y la estandarización elevadas al rango de paradigma totalizante que degradan al sujeto al rango de desecho. Hemos medido muy bien, a través de las batallas que hemos llevado y proseguimos los efectos estragantes de las políticas gubernamentales que apuntan a reglamentar el ejercicio de las profesiones terapéuticas y la salud mental.
El psicoanálisis en tanto que praxis política contra los efectos nefastos de la cronificación ideológica del discurso, vuelve posible el cuestionamiento del sujeto a partir de la transferencia. La democracia, condición de existencia del psicoanálisis, está vinculada estructuralmente a esta dinámica de cambio discursivo, que permite la rectificación de la posición del sujeto despegándole de las identificaciones alienantes de las que está cautivo. Cuando el poder establecido excluye o persigue la posibilidad de esta dinámica, el psicoanálisis ve minado el terreno de su ejercicio. Esto es por lo que, por una parte, el psicoanálisis necesita la democracia como condición de existencia y, por otra parte, el deseo de democracia está anudado al deseo del analista.

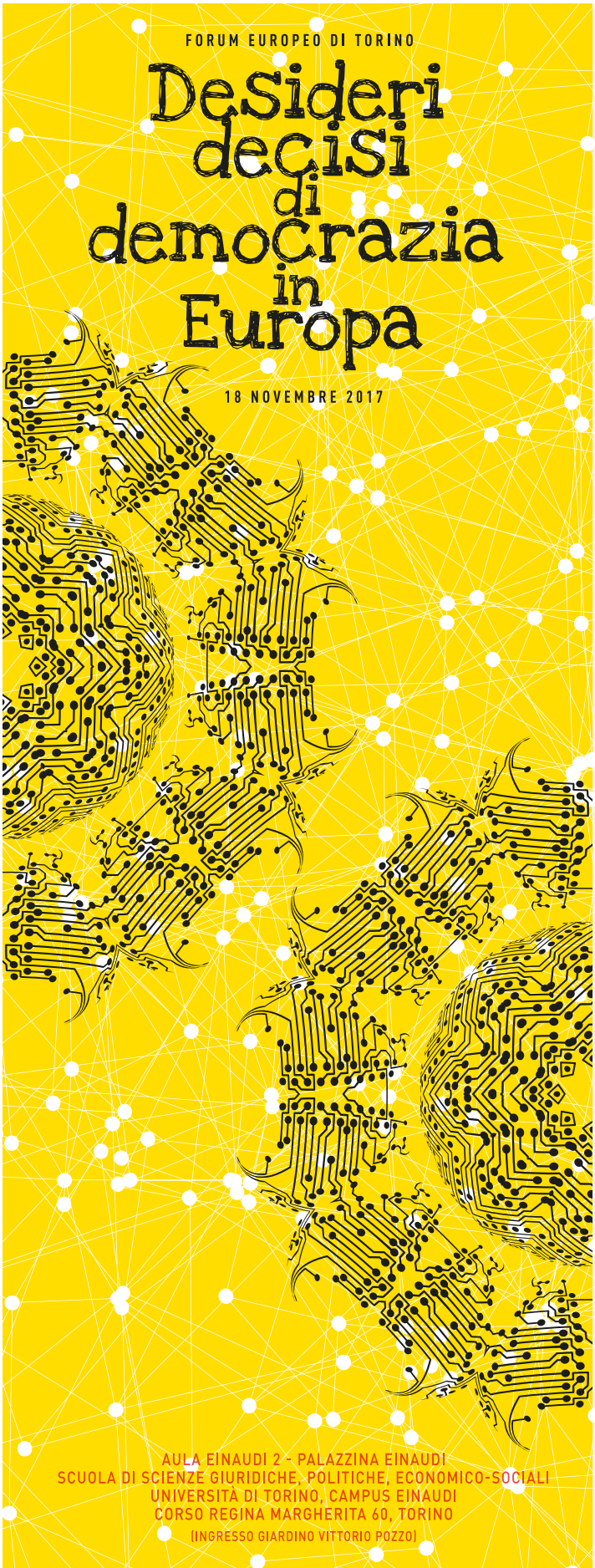
* Este texto fue publicado originalmente en francés en *Lacan Quotidien* nº 746, el 25 de octubre de 2017. La presente traducción es de Margarita Álvarez.

1: Miller, J.-A., “Conferencia de Madrid”, *Lacan Quotidien* nº 700, 20 de mayo 2017.
2: Cf. Miller, J.-A. y otros, “La Conversación de Arcachon”, Los inclasificables de la clínica analítica, Buenos Aires Paidós, 1999, p. 348.
3: Miller, J.-A., “Conferencia de Madrid”, *op. cit.*
4: Manzetti R. E, “Vers le forum *Désirs décidés pour la démocratie en Europe”, Lacan Quotidien* nº 743, 6 octubre 2017.

Información del Foro Europeo de Torino

La comisión organizadora del Forum Europeo de Turín del 18 de noviembre 2017 anuncia que ha decidido disponer durante el Forum la traducción simultánea en español y no solamente en francés.

La comisión organizadora del Forum cuenta con la participación a la Jornada de muchos amigos y colegas europeos.



ACCOGLIENZA ore 9,00

APERTURA ore 9,45

Rosa Elena Manzetti
Psicoanalista membro della Scuola Lacaniana di Psicoanalisi e dell'Associazione Mondiale di Psicoanalisi

Prima sessione ore 10,00 - 13,00

TAVOLA ROTONDA CON

Gabriele Magrin
Professore Dipartimento scienze politiche e della comunicazione Università di Sassari. Coordinatore Biennale Democrazia incontro internazionale a Torino.

Marcello Maddalena
Procuratore della Repubblica del tribunale di Torino fino al 2008. Procuratore Generale della Repubblica presso la Corte di Appello di Torino dal 2009 al 2015.

Xavier Esqué
Psicoanalista membro della Escuela Lacaniana de Psicoanálisis e dell'Associazione Mondiale di Psicoanalisi.

Michela Murgia
Scrittrice.

Luciano Violante
È stato giudice istruttore a Torino. Già Professore ordinario di Istituzioni di diritto e procedura penale, Facoltà di Giurisprudenza Università di Camerino fino 2009. Dal 1996 al 2001 Presidente della Camera dei deputati della Repubblica Italiana.

Elisabetta Galeotti
Professore ordinario di filosofia politica all'Università Piemonte Orientale Amedeo Avogadro.

Christiane Alberti
Psicoanalista membro dell'École de la Cause Freudienne e dell'AMP, Presidente dell'ECF.

PRESIEDE E COLLOQUIA **Eric Laurent**
Psicoanalista membro dell'ECF e dell'AMP.

DISCUTE **Joaquìn Caretti**
Psicoanalista membro della ELP e dell'AMP.

PAUSA 13,00 – 14,30

Seconda sessione ore 14,30 - 17,30

TAVOLA ROTONDA CON

Monica Cerutti
Assessora regionale del Piemonte alle Pari Opportunità, Diritti Civili, Diritto allo Studio, Politiche giovanili, Immigrazione.

Ugo Perone
Già professore ordinario cattedra filosofia morale, vice rettore relazioni internazionali e direttore del Dipartimento di Studi umanistici all'Università del Piemonte Orientale Amedeo Avogadro. Dal 2013 Guardini Professor, Humboldt Universität.

Marie-Hélène Brousse
Psicoanalista membro dell'ECF e dell'AMP.

Alfio Mastropaolo
Professore ordinario di scienza politica presso la Facoltà di scienze politiche dell'Università di Torino.

Arianna Montorsi
Professore associato di Fisica della materia al Politecnico di Torino. Membro Coordinamento Biennale Democrazia incontro internazionale a Torino.

Michele Roccato
Professore ordinario di Psicologia sociale al Dipartimento di Psicologia dell'Università di Torino.

Yves Vanderveken
Psicoanalista membro dell'ECF, della NLS e dell'AMP.

PRESIEDE E COLLOQUIA **Miquel Bassols**
Psicoanalista membro della ELP e dell'AMP, Presidente dell'Associazione Mondiale di Psicoanalisi.

DISCUTE **Domenico Cosenza**
AE, Psicoanalista membro della SLP e dell'AMP, Presidente dell'Eurofederazione di Psicoanalisi.

INTERVENTO CONCLUSIVO 17,30 - 18,30
Eric Laurent
Psicoanalista membro dell'ECF e dell'AMP.

PER INFORMAZIONI 011 817 88 90; PER ISCRIZIONI VEDERE SCHEDA ALLEGATA.

organizzato da La movida Zadig

e da slp cf · SFP Scuola di Psicoanalisi · Asociación Mundial de Psicoanálisis

con la collaborazione di Accademia torinese dell'inatteso · IPOL

con il patrocinio di Provincia di Torino · Università degli Studi di Torino · Regione Piemonte

Fe de erratas

El título del artículo de Carlos Márquez publicado en Lacan Cotidiano nº 25 es:

Las colisiones enunciativas y la fuerza de la princesa Leia

Lacan Cotidiano
Redactor jefe: Miquel Bassols
Redactora adjunta: Margarita Álvarez

Comité ejecutivo:
Jacques-Alain Miller, presidente
Miquel Bassols, Eve Miller-Rose, Yves Vanderveken

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).
Rédacteur en chef : Yves Vanderveken (yves.vanderveken@skynet.be).
Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.
Maquettiste : Luc Garcia.
Relectures : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.
Électronicien : Nicolas Rose.
Secrétariat : Nathalie Marchaison.
Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.
Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Yves Vanderveken.

pour acceder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI.